L'Instant de ma mort

Maurice Blanchot

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Maurice Blanchot

L'instant de ma mort

Fata Morgana

Maurice Blanchot

L'instant de ma mort

Fata Morgana

JE ME SOUVIENS d'un jeune homme – un homme encore jeune – empêché de mourir par la mort même – et peut-être l'erreur de l'injustice.

Les Alliés avaient réussi à prendre pied sur le sol français. Les Allemands, déjà vaincus, luttaient en vain avec une inutile férocité.

Dans une grande maison (le Château, disait-on), on frappa à la porte plutôt timidement. Je sais que le jeune homme vint ouvrir à des hôtes qui sans doute demandaient secours.

Cette fois, hurlement : « Tous dehors ».

Un lieutenant nazi, dans un français honteusement normal, fit sortir d'abord les personnes les plus âgées, puis deux jeunes femmes.

« Dehors, dehors. » Cette fois, il hurlait. Le jeune homme ne cherchait pourtant pas à fuir, mais avançait lentement, d'une manière presque sacerdotale. Le lieutenant le secoua, lui montra des douilles, des balles, il y avait eu manifestement combat, le sol était un sol guerrier.

Le lieutenant s'étrangla dans un langage bizarre, et mettant sous le nez de l'homme déjà moins jeune (on vieillit vite) les douilles, les balles, une grenade, cria distinctement : « Voilà à quoi vous êtes parvenu ».

Le nazi mit en rang ses hommes pour atteindre, selon les règles, la cible humaine. Le jeune homme dit : « Faites au moins rentrer ma famille ». Soit : la tante (94 ans), sa mère plus jeune, sa sœur et sa belle-sœur, un long et lent cortège, silencieux, comme si tout était déjà accompli.

Je sais – le sais-je – que celui que visaient déjà les Allemands, n'attendant plus que l'ordre final, éprouva alors un sentiment de légèreté extraordinaire, une sorte de béatitude (rien d'heureux cependant), – allégresse souveraine ? La rencontre de la mort et de la

mort ?

À sa place, je ne chercherai pas à analyser ce sentiment de légèreté. Il était peut-être tout à coup invincible. Mort – immortel. Peut-être l'extase. Plutôt le sentiment de compassion pour l'humanité souffrante, le bonheur de n'être pas immortel ni éternel. Désormais, il fut lié à la mort, par une amitié subreptice.

À cet instant, brusque retour au monde, éclata le bruit considérable d'une proche bataille. Les camarades du maquis voulaient porter secours à celui qu'ils savaient en danger. Le lieutenant s'éloigna pour se rendre compte. Les Allemands restaient en ordre, prêts à demeurer ainsi dans une immobilité qui arrêtait le temps.

Mais voici que l'un d'eux s'approcha et dit d'une voix ferme : « Nous, pas allemands, russes », et, dans une sorte de rire : « armée Vlassov », et il lui fit signe de disparaître.

Je crois qu'il s'éloigna, toujours dans le sentiment de légèreté, au point qu'il se retrouva dans un bois éloigné, nommé « Bois des bruyères », où il demeura abrité par les arbres qu'il connaissait bien. C'est dans le bois épais que tout à coup, et après combien de temps, il retrouva le sens du réel. Partout, des incendies, une suite de feu continu, toutes les fermes brûlaient. Un peu plus tard, il apprit que trois jeunes gens, fils de fermiers, bien étrangers à tout combat, et qui n'avaient pour tort que leur jeunesse, avaient été abattus.

Même les chevaux gonflés, sur la route, dans les champs, attestaient une guerre qui avait duré. En réalité, combien de temps s'était-il écoulé ? Quand le lieutenant était revenu et qu'il s'était rendu compte de la disparition du jeune châtelain, pourquoi la colère, la rage, ne l'avaient-elles pas poussé à brûler le Château (immobile et majestueux) ? C'est que c'était le Château. Sur la façade était inscrite, comme un souvenir indestructible, la date de 1807. Était-il assez cultivé pour savoir que c'était l'année fameuse de Iéna, lorsque Napoléon, sur son petit cheval gris, passait sous les fenêtres de Hegel qui reconnut en lui « l'âme du monde », ainsi qu'il l'écrivit à un ami ? Mensonge et vérité, car, comme Hegel l'écrivit à un autre ami, les Français pillèrent et saccagèrent sa demeure. Mais Hegel savait distinguer l'empirique et l'essentiel. En cette année 1944, le lieutenant

nazi eut pour le Château le respect ou la considération que les fermes ne suscitaient pas. Pourtant on fouilla partout. On prit quelque argent ; dans une pièce séparée, « la chambre haute », le lieutenant trouva des papiers et une sorte d'épais manuscrit – qui contenait peut-être des plans de guerre. Enfin il partit. Tout brûlait, sauf le Château. Les Seigneurs avaient été épargnés.

Alors commença sans doute pour le jeune homme le tourment de l'injustice. Plus d'extase ; le sentiment qu'il n'était vivant que parce que, même aux yeux des Russes, il appartenait à une classe noble.

C'était cela, la guerre : la vie pour les uns, pour les autres, la cruauté de l'assassinat.

Demeurait cependant, au moment où la fusillade n'était plus qu'en attente, le sentiment de légèreté que je ne saurais traduire : libéré de la vie ? l'infini qui s'ouvre ? Ni bonheur, ni malheur. Ni l'absence de crainte et peut-être déjà le pas au-delà. Je sais, j'imagine que ce sentiment inanalysable changea ce qui lui restait d'existence. Comme si la mort hors de lui ne pouvait désormais que se heurter à la mort en lui. « Je suis vivant. Non, tu es mort. »

Plus tard, revenu à Paris, il rencontra Malraux. Celui-ci lui raconta qu'il avait été fait prisonnier (sans être reconnu), qu'il avait réussi à s'échapper, tout en perdant un manuscrit. « Ce n'étaient que des réflexions sur l'art, faciles à reconstituer, tandis qu'un manuscrit ne saurait l'être. » Avec Paulhan, il fit faire des recherches qui ne pouvaient que rester vaines.

Qu'importe. Seul demeure le sentiment de légèreté qui est la mort même ou, pour le dire plus précisément, l'instant de ma mort désormais toujours en instance.

Copie numérique de

Achevée d'imprimer le 22 septembre 1994 par Georges Monti à Cognac, l'édition originale de L'*instant de ma mort* est tirée à mille cinq cents exemplaires : trente, numérotés, sur vélin pur fil Johannot, et mille quatre cent septante sur vergé ivoire.

ISBN : 2.85194.370.7

Scriptorium .W.

Mars 2014